

1<sup>ère</sup> Lecture : Exode 3,1-8-ab.10.13-15I. Contexte

Moïse a maintenant 80 ans, il vivra encore 40 ans, juste le temps de mener Israël aux portes de la Terre Promise. Il est lui-même resté 40 ans au désert du Sinaï non loin de la montagne. Il y était venu à la suite de démêlés avec le Pharaon d'Égypte et avec les fils d'Israël asservis. Né en Égypte et élevé à la cour du Pharaon, il semble avoir oublié son peuple ou cherché en vain comment le rendre libre, tel qu'il l'était auparavant. Toujours est-il qu'à l'âge de 40 ans il alla visiter son peuple, vit un égyptien battre un de ses frères, et le tua. Il avait trouvé le moyen humain de délivrer son peuple : la violence. Mais cette solution ne résout rien. La violence qu'il avait employée se retourna contre lui : faisant un jour des reproches à ses frères qui se disputaient violemment, il s'entendit sévèrement menacé d'être dénoncé pour le crime de la veille, et, Pharaon finalement mis au courant et le menaçant de mort, il s'enfuit à l'Horeb, loin de son peuple. Tel est le fruit de la violence que l'homme estime être l'unique moyen pour établir la paix. Mais Dieu ne veut pas de cette solution qui n'a pas de lendemain. Il avait choisi Moïse dès sa naissance, mais il a attendu son échec en Égypte et son Exil à l'Horeb pendant 40 ans pour lui apprendre à se débarrasser de sa confiance dans les moyens humains, et à acquérir, par le métier dur et ingrat de pasteur, la douceur et la patience avec lesquelles il doit guider son peuple. Ce métier de pasteur était objet de répugnance pour les Égyptiens (Gn 46,34 ; 43,32), parce qu'un pasteur est nomade et ne mène pas son troupeau de la même manière que doivent le faire les rois de la terre qui ont un royaume à garder et des sujets à se soumettre. Ce sont donc des moyens pauvres et faibles que Dieu veut que Moïse apprenne à acquérir. Comme il est très difficile à un riche de devenir pauvre, Moïse subira un long apprentissage de 40 ans.

A l'Horeb, où il épouse la fille du prêtre païen Jéthro, Moïse exerce ce métier de pasteur dans la méditation et dans l'humilité, et c'est au bout de ces quarante ans que Dieu va se révéler à lui : c'est l'objet de notre texte. Le contexte est donc le suivant. Pour son peuple tombé dans l'idolâtrie et la servitude de l'Égypte, Dieu a suscité Moïse, doté de grandes qualités humaines, attaché à son peuple et riche de tous les moyens humains pour réussir ; mais Dieu lui a appris à ne pas se fier à tout cela, même à son état de membre du peuple, puisqu'il est en Exil et a contracté un mariage païen, et il l'a initié aux moyens pauvres afin qu'il puisse exercer son pastoralat divin. A 80 ans, Moïse ne se fait plus d'illusion : Dieu l'a laissé en plan, son peuple l'a oublié, l'Égypte l'ignore, sa descendance sera païenne, sa vie touche à sa fin. Il ne possède que deux choses : sa pauvreté inutile et sa foi soutenue par l'espérance en Dieu. Il est mort à lui-même et vit seulement de sa foi.

II. Texte1) Apparition humble et purifiante du Seigneur (v. 1-6)

- v. 1 : « Moïse gardait le troupeau » ; littéralement : « paissait » et même « était à paître », qui indique son être devenu pasteur et renvoie à ce que j'ai dit ci-dessus. Et le troupeau qu'il mène paître est celui « de Jéthro son beau-père », il n'est donc pas celui de Moïse, ce qui souligne encore sa pauvreté. « Et il mena le troupeau au-delà du désert ». Pendant 40 ans il est resté au désert avec son troupeau, comme plus tard il mènera Israël pendant 40 ans au Désert. Maintenant, Moïse se sent comme poussé malgré lui à aller au-delà du Désert jusqu'à « la montagne de Dieu, en Horeb », comme il y mènera aussi Israël, ainsi que Dieu va bientôt le lui demander. Comme le Désert, avons-nous vu au Temps de l'Avent C, est un exil, une privation de Dieu en vue de préparer à le rencontrer, l'Exil de Moïse est maintenant terminé puisqu'il est parvenu à la montagne de Dieu.

- v. 2 : « L'Ange du Seigneur lui apparut », littéralement « lui fut-vu », le passif indiquant que c'est Dieu qui lui donne de voir. Ce que Moïse voit, c'est « l'Ange du Seigneur au milieu d'un feu qui sortait d'un buisson ». Le Lectionnaire évite une difficulté, car le texte dit « dans l'incandescence ou le cœur du feu, depuis le centre du buisson ». Mais l'image est facile à comprendre : le buisson flambe, et, en son cœur incandescent, l'Ange du Seigneur est vu par Moïse. Il y a eu d'autres apparitions accompagnées de la présence sensible de Dieu : la fournaise de feu lors de l'Alliance abrahamique (dimanche dernier), les trois Anges reçus par Abraham (Gn 18), l'Ange luttant avec Jacob (Gn 32). Ici, l'Ange et le feu ne font qu'un. Moïse voit l'Ange mais ne le reconnaît pas ; par contre, il reconnaît le feu dans sa matérialité et est tout de suite frappé par un curieux phénomène, également matériel : « Moïse regarde, et voici que le buisson brûlait dans le feu (omis) et le buisson n'était pas dévoré ». Moïse voit seulement l'aspect extérieur et matériel que l'Ange a pris. Il n'a encore qu'une vision terre à terre ; mais cette vision l'intrigue, puisque le buisson ne se consume pas, et il soupçonne qu'il voit mal. En effet, il se dit :
  
- v. 3 : « Je vais faire un détour ». Littéralement le verbe est « se détourner, סוּר, παρέρχομαι » qui n'a pas seulement un sens matériel. C'est le cas ici, car il ajoute « pour voir cette chose extraordinaire », traduction matérialiste de « que je voie cette grande vision ». Moïse s'est bien rendu compte qu'il ne voyait pas bien et que se présente à lui une vision qui ne relève pas de la terre mais d'une intervention de Dieu, puisqu'il la dit « grande ». D'ailleurs, il ajoute encore : « Pourquoi le buisson ne brûle-t-il pas ? ». Ce n'est pas en faisant un détour physique seulement que Moïse pourra en trouver la raison. De plus, il a d'abord vu que le buisson brûlait et maintenant il dit que le buisson ne brûle pas. On peut prendre le sens « ne se consume pas » (Septante et Vulgate), ce qui ne change rien à l'énigme. Mais, comme le texte hébreu n'emploie pas le terme « dévorer, אָכַל » qu'il a donné au verset précédent, il suggère que Moïse ne voit plus le buisson brûler, בָּעַר, tel qu'il l'avait vu brûler. Je pense donc que Moïse veut se détourner de sa première vision en faisant un détour, dans l'espoir d'acquérir une deuxième vision qui lui fasse découvrir la cause du buisson qui ne brûle pas ou ne se consume pas. Au final Moïse a bien vu qu'il devait voir autre chose.
  
- v. 4 : « Le Seigneur vit qu'il avait fait un détour pour voir cette chose extraordinaire ». Le Lectionnaire reste au sens purement matériel, car littéralement on a « Le Seigneur vit qu'il se détournait pour voir » sans ajouter « cette grande vision ». La phrase, qui reprend le verset précédent, semble inutile ; en fait, elle confirme que Dieu approuve l'intention de Moïse de mieux voir, et elle indique que Dieu va s'en servir pour lui parler. Ce qui intéresse Moïse, en effet, ce n'est ni l'Ange ni le feu qu'il sait être divin, c'est le phénomène mystérieux qu'il veut percer. Mais Dieu veut qu'il fasse attention à Lui et non au phénomène mystérieux. Aussi, « Dieu l'appela du milieu du buisson », et aussitôt Moïse perçoit la présence de Dieu et obéit. « Me voici ». Il a compris que ce qui doit l'intéresser, c'est Dieu et non plus le buisson. De fait il ne sera plus du tout question du buisson dans la suite du texte. Moïse passe donc de la vision à la parole du Seigneur.
  
- v. 5 : « N'approche pas d'ici ! ». Dieu lui interdit à la fois de chercher à percer le Mystère présent qui ne sera dévoilé que dans le Christ, et de penser qu'il peut s'approcher de Dieu. Et il lui ordonne : « Retire tes sandales ». Garder ses sandales dans un lieu qui n'est pas à soi est signe de possession de ce lieu (Ps 59,10). « Car ce lieu est saint », c.-à-d. appartient à Dieu. Moïse doit se débarrasser de cette prétention à saisir Dieu, à posséder ce que Dieu se réserve, à s'emparer même de la parole qu'il va entendre, et donc à discuter ou à juger cette parole. Pendant les 40 ans au Désert, Moïse a dû se poser un tas de questions, notamment sur le silence de Dieu à son égard. Il apprend

maintenant qu'il ne doit plus songer à son passé, et qu'il doit être seulement un serviteur attentif aux seules volontés de Dieu.

- v. 6 : « Et il dit : » (omis) « Moi, je suis le Dieu de ton père ... ». Ces deux derniers substantifs sont omis par le Lectionnaire, je ne sais pourquoi. « ... le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob ». Cette parole, Moïse la connaît. Alors pourquoi Dieu la lui adresse-t-il ? Parce que Moïse doit en découvrir le sens complet qu'il ignore. D'abord Dieu veut dire que le père de Moïse, [ainsi qu'] Abraham, Isaac et Jacob, bien qu'ils soient morts aux yeux des hommes, ne sont pas morts aux yeux de Dieu. S'ils n'existaient plus pour Dieu, Dieu ne serait plus leur Dieu. Un roi dont les sujets n'existent pas n'est plus roi. Si Dieu se dit le Dieu des pères, c'est que ceux-ci sont vivants.

Ensuite et en conséquence, Dieu veut préparer Moïse à ce qu'il va lui dire bientôt, et qui les regarde, lui, Moïse, et Israël, esclave en Égypte, à savoir qu'il ne les a pas oubliés. Si, en effet, Dieu s'occupe des pères qui ne sont plus sur terre, il s'occupe aussi de leurs descendants qui y sont. C'est ce que Jésus, reprenant cette parole de l'Exode, dira aux sadducéens qui ne croyaient pas à la résurrection : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, car tous vivent pour lui » (Lc 20,37-38). De nouveau, Moïse obéit : « Moïse se voila le visage, car il craignait de porter son regard sur Dieu ». C'est seulement maintenant que Moïse tombe dans la crainte, ce qui montre que lorsqu'il portait ses sandales il n'était pas dans les dispositions qu'il fallait pour écouter Dieu. Cependant, ce n'est pas la présence de Dieu qui le jette dans la crainte, mais c'est de « regarder Dieu ». Ce qui, me semble-t-il, indique deux choses :

- a) La vision qu'il avait eue l'avait déjà purifié et l'avait poussé à s'approcher de son mystère [celui de la vision] ; la voix de Dieu l'avait hissé au niveau de la parole qui rend supportable la présence de Dieu ; et le dépouillement de ses sandales l'avait fait accéder à la sainteté du lieu où Dieu était. C'est pourquoi Moïse n'était pas tombé dans la crainte.
- b) Mais maintenant que Dieu vient de lui révéler qu'il est le Dieu vivant qui vivifie par la communication de sa vie divine, c.-à-d. que Dieu se fait voir à ceux qui sont morts et fait mourir ceux qui le voient, Moïse craint de regarder Dieu. De plus, le fait que Dieu fasse vivre les morts est une vérité incompréhensible qui dépasse Moïse et concerne la nature de Dieu. Aussi, Moïse ne veut-il pas offenser Dieu en voulant violer son Mystère transcendant. Il voile son visage pour ne pas être écrasé par la Majesté de Dieu qu'il vient de reconnaître. En procédant de cette manière, il vient de laisser Dieu prendre toute la place dans sa vie : il se reconnaît néant devant Dieu, et se soumet à tout ce que Dieu voudra.

Moïse passe ainsi par des morts successives à lui-même pour être davantage tout entier à Dieu. Mais les interventions de Dieu passent aussi par des morts successives pour être de plus en plus à Moïse :

<u>Dieu</u>	<u>Moïse</u>
Feu intouchable	Visionnaire ignorant
Voix compréhensible	Interlocuteur élu
Sol accueillant	Hôte agréé
Vie donnée	Fils reconnu

En même temps Dieu manifeste de plus en plus la richesse et la grandeur de sa Personne, et Moïse devient de plus en plus disponible et humble.

Nous retrouvons ici le sens de l'offrande dans l'amour où chacun meurt à soi pour que l'autre vive. Cette offrande de Dieu et cette offrande de Moïse, nous les voyons

s'accomplir pour une approche mutuelle et progressive par le renoncement à soi pour être à l'autre. Nous avons là un nouvel aspect de l'offrande : le rapprochement indiqué par « Dieu de ton père » (que malheureusement le Lectionnaire a omis) des personnes impliquées dans l'offrande. Nous l'avons déjà vu au premier dimanche du Carême, mais c'était par le moyen des dons de prémices, au deuxième dimanche aussi et d'une façon plus accentuée, mais c'était par l'intermédiaire de la Promesse. Ici rien ne s'interpose entre les personnes de Dieu et la personne de Moïse, sauf justement leur séparation que l'offrande commence à réduire par une sorte d'anéantissement de la personne de Dieu et de la personne de l'homme pour être l'une à l'autre. Cette offrande mutuelle va se poursuivre dans la deuxième partie.

## 2) Mission humble et divine de Moïse (v. 7-15)

- v. 7 : « J'ai vu la misère de mon peuple en Égypte ». Dieu, qui est toujours dans le buisson, révèle à Moïse qu'il a toujours été présent à son peuple en Égypte. Il dit même : « J'ai connu ses souffrances », ce qui indique l'expérience intime de l'état pénible du peuple. Il y a un lien entre le buisson où Dieu est descendu, et la misère du peuple, que Dieu éprouvait. Le terme buisson, en effet, qui est un hapax, **הַבִּשְׁמֹט**, désigne certainement un buisson épineux, puisque le βάρτος de la Septante et le rubus de la Vulgate, qui le traduisent, signifient ronce et épine. De plus, le terme hébreu est de même racine que « Sinaï, **סִינַי** », l'autre nom de l'Horeb où se trouve le buisson. Moïse commence à comprendre pourquoi Dieu lui est apparu dans le Buisson d'épines : c'est pour qu'il sache que Dieu est aussi présent dans la condition douloureuse de son peuple, et que sa présence ne consume ni l'un ni l'autre parce qu'il les a assumés. C'est une annonce de l'Incarnation. C'est pourquoi la Tradition chrétienne a vu dans le buisson la figure de Marie, dont le nom Myriam signifie « amertume », qui est fille d'Israël, en qui la Majesté divine ne consume pas l'humble humanité.
- v. 8 : « Je suis descendu pour le délivrer de la main de l'Égypte ». Le lien est, ici, clairement affirmé entre le Buisson et l'Égypte. « Égypte » veut dire aussi « détresses, oppressions ». Et Dieu est également descendu « pour le faire monter de cette terre-là vers une terre bonne ». Il s'agit de la Terre Promise qualifiée de trois façons : d'abord « une terre bonne et large », c.-à-d. excellente pour le peuple de Dieu ; puis « une terre ruisselant de lait et de miel », c.-à-d. dotée des dons de Dieu ; enfin « le lieu du Cananéen » et de cinq autres peuples (omis par le Lectionnaire), c.-à-d. de peuples charnels qui seront des pièges pour Israël. Comme nous l'avons vu la fois dernière, cette Terre Promise signifie le Royaume de Dieu. Du coup, l'Égypte n'a pas non plus un sens purement géographique ni sociologique, elle fait partie du Plan de Dieu pour former Israël, comme Moïse le dira en Dt 4,20 : « L'Égypte est le creuset de fer, pour que vous deveniez le peuple de son héritage ». L'Égypte est le milieu où Israël doit découvrir son asservissement au péché, en être purifié comme le fer au creuset, et, par ses souffrances, désirer en être délivré. Or l'homme ne peut pas découvrir cette misère si Dieu ne la lui révèle ; Dieu s'est donc rendu présent dans la misère de son peuple, pour faire naître en son cœur le désir de la délivrance.
- v. 9 (omis) : ne fait pas que redire le v. 7, Dieu dit qu'il se sent interpellé par le cri des fils d'Israël, et ressent l'oppression qu'il ne peut tolérer.
- v. 10 : « Et maintenant va, je t'envoie ». Ici se révèle le but de toute la vie passée de Moïse depuis sa naissance jusqu'à la révélation de Dieu au buisson ardent : « Fais sortir mon peuple, les fils d'Israël, de l'Égypte ». Dieu avait dit : « Je suis descendu pour délivrer mon peuple », et maintenant il dit « Fais sortir mon peuple ». Comme on va le voir, il n'y a pas là de contradiction : c'est bien Dieu qui délivrera, mais ce sera par Moïse.

- v. 11-12 (omis) : Moïse objecte qu'il n'est rien, et se sent incapable de cette mission. Mais Dieu lui répond qu'il ira avec lui, littéralement « J'advierai avecque toi », expression à retenir pour l'explication du Nom de Dieu révélé à Moïse. Dans cette expression la préposition est celle qui se trouve dans le terme « Emmanuel », Dieu avec nous, et qui marque non pas l'accompagnement, אִתּוֹ, mais l'union, אִתִּי.<sup>1</sup> Pour cette mission, Dieu sera vraiment uni à Moïse, agissant par lui, et cela suffira. Il faudra seulement que Moïse soit totalement disponible et mort à lui-même pour que Dieu puisse agir librement et pleinement. Mais justement, la longue épreuve de sa vie l'y a préparé, et la révélation de Dieu au Buisson a achevé de l'appauvrir. Il devra et il pourra s'effacer entièrement quand il sera devant le peuple ; celui-ci y découvrira Dieu agissant par son envoyé. Puis Dieu ajoute que le « J'advierai avecque toi » est le seul « signe » donné à Moïse pour valider sa mission. Comme on le voit, ce signe relève beaucoup de la foi de Moïse. Dieu dit alors à celui-ci d'amener le peuple libéré à cette montagne pour le servir.
  
- v. 13 : « Le Dieu de vos pères ». C'est la même expression que Dieu avait dite à Moïse et qui exprimait la proximité de Dieu pour leur offrande mutuelle. Puisque Dieu vient de dire « vous servirez Dieu sur cette montagne », ce qu'évoque l'offrande, Moïse a compris que Dieu veut aussi que son peuple s'offre à lui. « Ils me diront : Quel est son Nom ? ». Pour l'instant Moïse ne doute pas de la foi du peuple : il pense qu'il ne demandera pas de signes mais seulement le Nom du Seigneur, afin de s'y accrocher et d'espérer sa délivrance. Connaître le nom de quelqu'un, c'est, en quelque sorte, posséder sa personne. Il a suffi à Moïse d'être pauvre et de voir la présence de Dieu pour qu'il croie et obéisse ; aussi, pense-t-il que le peuple est dans la même pauvreté que lui et que la connaissance du Nom de Dieu, reçue de son envoyé, lui certifie sa présence, et qu'alors le peuple croira. Les faits vont démentir l'ingénuité de Moïse, mais Dieu va quand même révéler son Nom, car son Plan de Salut dépend de lui et non des hommes.
  
- v. 14 : « Je suis celui qui suis », littéralement, c'est le verbe « advenir, אָוֵן<sup>2</sup> » suivi de la préposition « avecque », comme nous l'avons vu au v. 12. C'est pourquoi le relatif peut signifier ici « avecque qui ». L'expression est alors « J'advierai avecque qui j'advierai ». Elle est si riche qu'on en a donné de nombreuses traductions et de nombreux sens. Le Lectionnaire a donné trois termes : « Je suis » (à la fin du verset), « Yahvé » qui est le terme hébreu, et « Le Seigneur » qui en est la traduction. Pour l'instant, retenons seulement le sens fondamental de ce Nom divin. Il signifie : « J'existe toujours par moi-même, comme je suis, et je veux marcher avecque qui je me révèle ». Comme j'ai lié cette expression à celle de Dieu à Moïse du v. 12, « J'advierai avecque toi », on peut y ajouter les révélations rapportées par notre texte tout entier notamment la mission divine confiée à Moïse. Ce Nom divin est donc le Nom propre de Dieu pour son peuple dont il s'est approché.

La fin du verset est donnée par le Lectionnaire comme une redite au peuple du Nom divin, mais littéralement on a : « J'advierai m'a envoyé vers vous ». Le Nom tronqué de Dieu signifie que Dieu reste Dieu et n'est pas à la merci des hommes et que Moïse son envoyé est son représentant.

<sup>1</sup> De même en grec, « μετά » signifie « avec » d'accompagnement ; tandis que « σύν » signifie « avec » d'union ou de communion ; afin de les distinguer, nous traduisons toujours « אִתּוֹ » et « σύν » par l'ancien « avecque ».

<sup>2</sup> Voir Sander, Dictionnaire hébreu-français, אָוֵן, 2<sup>o</sup>-, p. 139.

- v. 15 : « Dieu dit encore à Moïse : ». Ce que Dieu ajoute explicite ce qu'il vient de dire. « YHWH Dieu de vos pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob ». C'est la reprise de l'auto-présentation de Dieu à Moïse du v. 6, précédée cette fois du terme YHWH, terme qui sera constamment repris dans toute la Bible pour signifier spécifiquement le Dieu d'Israël. Il est traduit « Κύριος » [Seigneur] par la Septante, est repris tel quel par le Nouveau Testament écrit en grec, et est appliqué à Jésus ressuscité comme à son Père et parfois au Saint-Esprit. La Vulgate a toujours « Dominus ». Ensuite, revient de nouveau l'expression « Dieu de vos pères », encore omise par le Lectionnaire, alors qu'elle est si importante : comme nous l'avons déjà vu, nous le redisons, elle exprime la proximité vivifiante de Dieu que les fils d'Israël ont à accueillir par l'offrande d'eux-mêmes. Puis, c'est « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob », c.-à-d. des pères fondateurs d'Israël avec qui Dieu a fait l'Alliance impérissable (voir dimanche dernier) et qui ont reçu sa Promesse.

« M'a envoyé vers vous ». Israël devra savoir que Moïse est son médiateur auprès de Dieu. L'union qui vient de s'accomplir entre Dieu et Moïse ne doit pas être vue comme une confusion ou une fusion, mais Dieu reste Dieu et Moïse reste Moïse dans leur communion. Il n'en est pas de même de Jésus médiateur, qui se définira aussi « Celui que le Père a envoyé », et définira Dieu « Celui qui m'a envoyé », car il est le Fils de Dieu qui s'est fait homme.

« C'est là mon Nom pour toujours ». La longue formule « YHWH ... et de Jacob » est identique à « J'advierai avecque qui j'advierai », et à « J'advierai » que la Septante traduit par le verbe être, « l'étant », pour insister fortement sur la personne de Dieu ; en Jean, Jésus se l'appliquera en disant « Je suis », ce qui a fait dire aux Pères de l'Église que le Seigneur qui est apparu à Moïse au Buisson ardent était le Fils de Dieu, puisque le Père ne se communique que par lui.

« C'est le mémorial par lequel vous me célébrerez » ; littéralement on a seulement « C'est mon mémorial ». Ce terme renvoie au culte et à la prière, et il se rapporte au Nom à plusieurs termes : « Yahvé Dieu ... de Jacob » avec son sens de Dieu révélé à son peuple comme à Moïse pour le délivrer de sa misère spirituelle. Le Seigneur doit donc être invoqué comme celui qui s'est rendu présent pour délivrer de l'asservissement au péché. Ceci nous conduit de nouveau à « Jésus » qui veut dire « Dieu sauvera son peuple de ses péchés », et à « Emmanuel » qui signifie « Dieu avec nous » (Mt 1,21-23).

Dans cette deuxième partie de notre texte, l'offrande de Moïse à Dieu se fait de plus en plus complète jusqu'à leur union. Il en est ainsi également de l'offrande de Dieu à Moïse :

<u>Dieu</u>	<u>Moïse</u>
Présence condescendante	Envoyé inapte
Assistance intime	Ambassadeur dévoué
Nom communiqué	Médiateur accrédité
Mémorial éternel	Prescripteur fidèle

En même temps Dieu manifeste de plus en plus son abaissement, et Moïse devient de plus en plus oublieux de lui-même.

Nous avons ainsi le complément de l'approche mutuelle des deux partenaires de l'offrande, indiquée dans la première partie du texte. Cette offrande de Dieu et cette offrande de Moïse se joignent dans une communion de vie et d'action par le don de soi réciproque, si bien que Dieu agit par Moïse, et Moïse représente Dieu. Il en est de

même dans l'ordre de notre compréhension de la Parole de Dieu : le Verbe rend humain sa parole divine, et le croyant doit devenir parole du Verbe. Parce que le Plan de Salut est que Dieu se fasse homme pour que l'homme devienne Dieu, l'Esprit-Saint est humano-divin : il exprime en termes humains la pensée divine, et il demande de chercher le sens divin de ses mots humains.

## Conclusion

Le texte nous parle de l'offrande, de son sens profond et plénier : l'offrande de la personne des deux partenaires par une mort dans un don de soi en vue d'être l'un à l'autre dans la communion. Voyons seulement la mort dans le don de soi :

- a) De la part de Dieu : comme il vient dans le Buisson, il vient dans la misère de son peuple, et il vient dans la pauvreté et la faiblesse de Moïse pour délivrer son peuple.
- b) De la part de Moïse : comme il perd toute capacité humaine, il perd sa volonté propre dans son union à Dieu, et il perd toute crainte de sa faiblesse pour exprimer le Nom du Seigneur au peuple.

Le Mystère de l'Incarnation est déjà clairement annoncé, car, dans le Seigneur qui s'unit à Moïse faible et, par lui, à son peuple asservi, on voit le Fils de Dieu se faire homme faible et porter les péchés des hommes. Il faut encore remarquer que l'anéantissement dans l'offrande de Dieu et de Moïse est insolite et contradictoire par la raison humaine. Normalement, le Buisson devrait se consumer. Moïse voyant l'image de Dieu devrait mourir, et, Dieu étant avecque lui, il devrait être fort. Normalement, le feu devrait dévorer, Dieu devrait anéantir Moïse, et, s'unissant à Moïse devrait perdre sa divinité. Tel est le paradoxe, encore plus incompréhensible, de l'Incarnation : la Puissance se fait faible pour s'exprimer par la faiblesse.

Telle est aussi notre façon de mieux comprendre la Parole de Dieu. Ce n'est plus, comme nous l'avons vu les deux derniers dimanches, l'Évangile après la Loi, le Christ après la Promesse, la force après la faiblesse, la victoire après le combat. Mais c'est l'Évangile dans la Loi, le Christ dans la Promesse, la force dans la faiblesse, la victoire dans le combat. Cela signifie que, dans notre ancienne et authentique façon de comprendre la Parole de Dieu, se trouve cachée la nouvelle façon de la comprendre. Mais il faut la mort de celle-là pour qu'apparaisse celle-ci. Un texte presque identique à la première partie de notre texte est Jos 5,13-15 : il s'interprète de la même façon.

## Épître : 1 Corinthiens 10,1-6.10-12

### I. Contexte

Ce texte se situe dans le problème des idolâtres, viandes sacrifiées aux idoles, dont trois extraits ont encore été tirés par l'Église (Saint Sacrement A, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Ordinaire B). Dans tout ce qui précède notre texte, Paul disait que personne n'a le droit de scandaliser des frères moins instruits et plus faibles, mais que les forts doivent mortifier leurs options et s'abaisser au niveau des petits pour qui le Christ est mort, comme lui-même le fait.

Vient alors notre texte qui sert d'exemple à cet avertissement sévère : Israël au Désert. Celui-ci avait bénéficié invisiblement de la grâce du Christ afin d'être fidèle à la Loi, mais la plupart furent infidèles et n'entrèrent pas en Terre Promise, car ils préférèrent s'adonner à la satisfaction de leur propre désir plutôt que d'obéir à la volonté de Dieu, et tombèrent ainsi dans l'idolâtrie. Paul va donc mettre en contraste le don que Dieu avait fait à Israël et le refus d'Israël d'y correspondre, afin que les Corinthiens en tirent le comportement qu'ils doivent avoir pour être sauvés.

## II. Texte

### 1) Les faits passés, animés par le Christ (v. 1-5)

- v. 1 : « Je ne veux pas que vous ignoriez ». Ce que les Corinthiens doivent savoir, ce n'est pas simplement le passage de la Mer Rouge et la marche d'Israël au Désert qu'ils connaissent, c'est le sens véritable de ces événements. C'est pourquoi Paul commence par dire : « tous nos pères ». Comme la plupart des Corinthiens sont des pagano-chrétiens, il leur rappelle qu'il y a un seul peuple de Dieu, qui a commencé et fut établi par le choix divin d'Israël, et qui se prolonge d'une façon salutaire dans l'Église par le Christ Jésus. Parce que ceux qui en font partie par la foi ont transmis cette foi à ceux qui l'ont accueillie, ils sont « les pères ». Dès lors toute la vie d'Israël concerne les chrétiens qui font partie de l'Église. « Tous nos pères ont été sous la nuée », c.-à-d. tous ont été délivrés de l'Égypte par la présence mystérieuse du Saint-Esprit, « et tous ont passé à travers la mer », c.-à-d. tous ont franchi la mort sans dommage.
- v. 2 : « Tous ont été, pour ainsi dire, baptisés en Moïse » : le « pour ainsi dire » n'est pas dans le texte ; à son habitude, le Lectionnaire craint que les chrétiens n'y voient le baptême chrétien au temps de Moïse. En fait, comme Paul le signalait par le renvoi aux « pères », c'était l'ébauche du baptême dans le Christ mais en vue du Salut futur. C'est pourquoi il dit « en Moïse », comme il dit ailleurs pour le baptême ecclésial le « baptême en Christ » (Gal 3,27). Il va expliquer plus loin pourquoi il y a un lien entre le baptême en Moïse et le baptême en Christ. « Dans la nuée et dans la mer » : c'est plus que « sous la nuée et à travers la mer ». « Baptiser » voulant dire « plonger », Israël a déjà eu part à la grâce du Saint-Esprit et à la mort du Christ ; tous sont déjà devenus des hommes nouveaux capables d'obéir à la volonté de Dieu.
- v. 3-4 : « Tous ont mangé la même nourriture spirituelle ». Paul prolonge ce qu'il vient de dire dans deux faits de la marche au Désert. La vie de l'Esprit du Christ, dont les pères vivaient déjà, était alimentée par une nourriture spirituelle et une boisson spirituelle, « spirituel » désignant toujours chez Paul « relevant de l'Esprit de Dieu ». Cet aliment était la manne, et cette boisson était l'eau sortant du rocher, lui aussi « spirituel ». Cet Esprit de Dieu qui animait tout cela était l'Esprit du Christ, car « le rocher était le Christ ». Ici le Lectionnaire ne traduit plus comme on le faisait au début de notre siècle « Le rocher était comme le Christ », traduction provenant d'un état d'esprit qui ne voyait dans le texte de Paul qu'une expression métaphorique. Mais Paul ne parle pas absolument pas de manière métaphorique, comme il va le dire clairement, mais il enseigne que le Christ était déjà bel et bien présent dans l'Ancien Testament. Ainsi, d'une façon mystérieuse, par une sorte d'anticipation, les Hébreux ont bénéficié de la mort et de la résurrection du Christ. C'est pourquoi le passage de la Mer Rouge nous est lu à la Vigile pascale. Remarquons que tout ce passage de Paul parle de la mort en vue d'une vie : les Hébreux meurent à l'Égypte par la nuée du Saint-Esprit, et ils sont purifiés du péché dans la mer qui fait mourir ; la manne était broyée, et le rocher était frappé.
- v. 5 : « Cependant la plupart n'ont fait que déplaire à Dieu et ils sont tombés dans le désert ». Alors qu'ils sont au passif, le Lectionnaire met les verbes à l'actif, attirant l'attention sur l'homme qui se perd et non sur Dieu qu'il a offensé et qui châtie. Littéralement en effet nous avons : « Mais ce n'est pas dans la plupart d'entre eux que Dieu s'est plu, car ils ont été terrassés dans le désert ». Remarquons d'abord le passage abrupt que Paul fait des dons de Dieu à l'infidélité des pères. Les Hébreux au désert ne savaient pas, comme nous le savons, nous chrétiens, que le Christ était avec eux. Ceci pose un petit problème qu'il faut résoudre : Pourquoi Dieu a-t-il fait ce don à Israël sans que



celui-ci ne le sache ? À cela il y a deux motifs : le premier, exposé dans la deuxième partie du texte, était de préparer le cœur d'Israël à reconnaître le Christ quand il viendrait ; le deuxième est que tous deviennent capables d'être fidèles à Dieu. En effet, la grâce de Dieu ne manque jamais aux hommes, si bien que juifs et païens peuvent être sauvés s'ils sont sincèrement fidèles à ce que Dieu leur ordonne par la Loi ou par leur conscience.

Remarquons ensuite le passif employé par Paul dans ce verset. Ce passif n'exclut évidemment pas que les Hébreux, par leur faute, ont manqué de fidélité et de gratitude pour le don reçu de Dieu, mais il souligne le mécontentement de Dieu de les voir se détourner de lui malgré ses dons et son aide. Puisque c'est Dieu qui a donné, sans qu'Israël y soit pour quelque chose, le résultat de son don concerne Dieu au premier chef. Ceci fait comprendre la présence de la conjonction « car » qui se trouve entre les deux phrases et que le Lectionnaire a omis. Cette conjonction signifie que le mécontentement de Dieu a été très grand, « car » le châtement infligé aux Hébreux était de mourir au Désert. Dit d'une façon complète, – car Paul écrit souvent par ellipse, et ici il y ajoute l'euphémisme –, nous avons : « Ce n'est pas dans la plupart d'entre eux que Dieu s'est plu, il s'est même mis dans une grande colère, car, au lieu de les châtier légèrement, il les a terrassés dans le Désert ». L'évènement évoqué par Paul, avec un extrait de Nb 14,16 où il est mis à l'actif, – c'est sans doute pour cela que le Lectionnaire a mis l'actif –, est la révolte d'Israël à Cadès : là, les Hébreux, pris de peur devant les géants de Canaan qu'il fallait affronter, refusèrent d'obéir à Dieu ; aussi, tous, sauf Josué et Caleb, sont morts au désert. Le sens est donc : Au lieu de se fier à Dieu, ils se sont fiés à leur peur, au lieu d'adopter la façon de penser de Dieu, ils ont préféré leur façon de penser.

Cela mis au point, nous allons comprendre le contraste voulu par Paul entre le don divin reçu et le châtement terrible qui advint. Puisque le Christ était avec Israël, celui-ci a bénéficié de son aide au passage miraculeux de la Mer Rouge, a été nourri de la manne et a été abreuvé de l'eau du Rocher. Ces faits se sont passés d'une façon anormale, contraire à la raison humaine ; deux exemples, ils ont traversé la mer sans être noyés, la nourriture leur tombait du ciel. Ainsi, bien qu'ils ne sussent pas que le Christ était avec eux, les Hébreux savaient et revoyaient les signes dont ils bénéficiaient, ils étaient miraculeusement soutenus par ces dons divins. Ils étaient donc capables, par le Christ, de faire confiance à Dieu, et ils lui ont fait confiance au cours de ces événements. Alors pourquoi ont-ils refusé de faire confiance à Cadès ? Ils avaient pourtant toujours le Christ avec eux et plusieurs indices de sa présence : les douze explorateurs étaient revenus indemnes, Moïse et Aaron n'avaient pas peur et les encourageaient, Josué et Caleb, eux-mêmes explorateurs, leur certifiaient la victoire, c-e même Josué auquel ils avaient fait confiance et par lequel ils avaient vaincu Amaleq, (Ex 17,8-16), leur pire ennemi. C'est pourquoi le châtement a été terrible. Car en rejetant la volonté de Dieu et en méprisant son aide, ils ont rejeté le Christ, et en rejetant le Christ, ils ont rejeté le salut et se sont jetés dans la perdition.

Tout cela veut dire que les Hébreux et les juifs qui, avant la venue du Christ, ont fait sincèrement la volonté de Dieu en observant la Loi divine, ont effectivement répondu fidèlement à la grâce du Christ. Par contre, ceux qui, tels les scribes et les pharisiens au temps de Jésus, ont changé le sens de la Loi en la rendant charnelle par leur tradition humaine, ont commis un péché très grave, allant jusqu'à commettre le péché contre l'Esprit. Il en est de même des hérésiarques, c.-à-d. les fauteurs d'hérésies, et des philosophes païens qui ont fait taire leur conscience, et qui ont enseigné l'erreur pour empêcher leurs contemporains de se convertir au Christ. Le peuple est toujours moins coupable que ses chefs, sauf quand il refuse de leur obéir. C'était en

partie le cas des Corinthiens qui méprisaient l'enseignement et les ordres de Paul. C'est ce que Paul va maintenant leur dire.

## 2) Avertissement pour nous qui avons le Christ Jésus (v. 6-13)

- v. 6 : « Ces événements étaient destinés à nous servir d'exemple ». A part le terme « exemple », cette traduction donne le sens de « Or ces événements sont advenus nos figures ». Le terme « exemple » pourrait indiquer seulement un fait à imiter et, dans ce sens, traduire par le terme « leçon » eut été préférable, ou bien il a le sens d'illustration, ce qui ne peut être le sens ici. Mais « la figure », τύπος ou « le type » est une ébauche, une copie d'une réalité future, ici, de la réalité du Christ et de l'Église. Les figures sont des réalités de l'Ancien Testament. Par une disposition de Dieu qui peut susciter des événements de l'Ancien Testament semblables à ceux du Nouveau, il y a un parallèle entre les deux Économies : l'Ancien Testament annonce et prépare le Nouveau, et le Nouveau réalise et accomplit l'Ancien. Ainsi le passage de la Mer Rouge est la figure de notre baptême chrétien, la manne est la figure de l'Eucharistie, le rocher est la figure du Christ, Israël est la figure de l'Église. C'est ce que Paul disait : « Le Rocher était le Christ » ; le Christ y était présent, mais en figure, c.-à-d. sous forme de rocher. Voir la « typologie » dans « Le catéchisme de l'Église catholique » : n°- 128-130, 1094-1225. En ce qui concerne notre texte, la mauvaise conduite des Hébreux annonce et dit que nous nous conduisons mal, ou que nous sommes en danger, nous aussi, de mal nous conduire. Car cela n'arrive pas automatiquement, parce que l'homme est libre ; mais, si nous n'y prenons pas garde, il arrivera que nous nous conduiront mal comme nos pères. C'est pourquoi Paul dit « pour nous empêcher de désirer le mal comme l'ont fait nos pères », littéralement « pour que nous ne désirions pas le mal comme ceux-là ont désirés ». Paul parle seulement de désir, alors que nos pères sont passés à l'acte, parce qu'il veut dire qu'étant libres ils pouvaient renoncer à leurs désirs et que nous-mêmes aussi nous sommes capables de rejeter le désir du mal.
- v. 7-9 (omis) : Paul donne trois graves infidélités des Hébreux : le péché du veau d'or (Ex 32), le péché de Baal-Péor (Nb 25), et le péché lors de l'épisode du Serpent d'airain (Nb 21,4-9).
- v. 10 : « Ne récriminez pas ». C'est la quatrième grave infidélité donnée par Paul : le soulèvement du peuple contre Moïse et Aaron en Nb 17,6-15 explicité en Sg 18,20-25, après la révolte de Coré. [Cfr thème de « murmurer »].
- v. 11 : « Leur histoire devant servir d'exemples », littéralement : « Or tout cela leur est arrivé figurativement ». Paul revient sur le caractère figuratif de l'Ancien Testament, mais, cette fois-ci, ce n'est plus pour nous détourner du mauvais comportement des pères, c'est, à la suite des quatre exemples qu'il a donnés, pour montrer la gravité de notre attitude si nous agissons comme nos pères : « L'Écriture l'a racontée pour nous avertir ». « Avertir », dans l'Écriture Sainte, est toujours lié à une menace, à un châtiement inéluctable si on n'en tient pas compte. Si Paul parle d'avertissement, qui est une mise en garde sévère, c'est parce que nous sommes à la fin des temps. Le Lectionnaire dit fautivement « nous qui voyons arriver la fin des temps », qui évoque la fin du monde, alors que littéralement nous avons « nous à qui a abouti la fin des siècles ». Ces siècles sont ceux qui précèdent la venue du Christ, lequel inaugure la fin des temps qui va de la Pentecôte à la Parousie et au Jugement dernier. La traduction malheureuse ou équivoque du Lectionnaire peut donc se comprendre de la façon suivante : « nous qui assistons à la venue continuelle de la fin des temps ». Paul veut

donc dire qu'étant en ce temps du Christ, notre défection serait pire que celle des Hébreux et attirerait notre condamnation au Jugement dernier.

- v. 12 : « Ainsi donc, celui qui se croit solide », littéralement « celui qui s'imagine se-tenir-debout », terme que Paul emploie souvent et que nous avons rencontré plusieurs fois. Il ne faut pas nous fier à notre certitude d'être fermes, debout, inébranlables, constants dans le Christ ; beaucoup de ceux qui paraissent tels sont tombés. Mieux vaut veiller constamment à ne pas tomber. S'il dit ailleurs qu'il faut veiller à tenir bon, par exemple aux Philippiens (dimanche dernier), c'est parce que ceux-ci tendent à la perfection. Mais ici Paul s'adresse aux Corinthiens qui traitent à la légère leurs déviations tout en s'estimant des chrétiens solides et parfaits.

### Conclusion

Puisque le Rocher était le Christ, le Buisson ardent était aussi le Christ, comme nous l'avons deviné. Moïse n'en savait rien, lorsqu'il aborda un buisson enflammé avec la connaissance de la Révélation, telle que la connaissait Israël en Égypte. C'est peu à peu que Dieu l'a fait entrer dans le Mystère du Christ perçu comme Emmanuel, Dieu lui-même avecque lui et voulant vivre avecque son peuple pour le délivrer de sa misère et de l'asservissement au péché de l'Égypte. Nous y avons vu Dieu s'approchant de plus en plus de Moïse, mourant à sa Majesté, pour s'unir à Moïse, et Moïse s'approchant de plus en plus de lui, mourant à lui-même pour être totalement à Dieu. C'était déjà l'ébauche de l'Incarnation dont Moïse prenait connaissance et à laquelle il participait : Dans le Christ en effet, le Fils de Dieu fait plus que s'approcher de l'homme, il l'assume, et l'humanité est totalement offerte à la divinité. L'Incarnation, comme l'expérience de Moïse, se fait dans une offrande mutuelle par la mort à soi pour être tout entier à l'autre, elle est même l'offrande par excellence qui attend sa perfection à la mort et à la résurrection de Jésus. Par le baptême, les chrétiens sont déjà dans le Christ, ils sont même, par le Saint-Esprit, son Corps. Ici Paul révèle aux Corinthiens que les Hébreux et Moïse étaient avec le Christ et le Christ en eux. La meilleure connaissance de l'Ancien Testament doit les éveiller à l'offrande d'eux-mêmes lorsqu'ils vivent l'Évangile, combien supérieur. Nous voyons en tout cela la façon dont nous devons entrer en communion avec la Parole de Dieu. Il nous faut nous aussi, comme Moïse et plus que Moïse, mourir à une lecture païenne ou juive de l'Ancien Testament en y percevant l'Évangile, et mourir à une lecture charnelle est distante de l'Évangile en y voyant le Christ, l'Église et nous-mêmes, c.-à-d. en y voyant notre vie chrétienne et en faisant notre vie chrétienne. La lecture de la Bible peut ainsi devenir une offrande faite à Dieu.

Cet aspect positif de notre union au Christ ne doit pas nous faire oublier l'aspect négatif qui brise ou blesse cette union : le péché, le relâchement, les insuffisances, comme Paul le faisait remarquer aux Corinthiens. Les Hébreux qui avaient le Christ avec eux n'ont obéi à Dieu que si ça leur plaisait ; aussi, comprenons-nous mieux pourquoi ils ont été durement châtiés. Combien notre obéissance doit-elle être parfaite, puisque nous sommes dans le Christ ! Ceci ne concerne pas seulement la grâce dont nous pouvons malheureusement ne pas tenir compte, mais concerne aussi notre façon de vivre l'Évangile, comme notre façon de le lire. Les défaillances en ces domaines ont comme remède la pénitence qui rétablit dans l'attitude correcte. Il n'y a pas seulement l'Ancien Testament qui la recommande par les nombreux sacrifices pour le péché, le Nouveau Testament le rappelle sans cesse. Comme nous l'avons vu au Temps du Carême A, la pénitence est une mort au péché afin de vivre pour Dieu. Elle fait donc partie de l'offrande : elle en est un aspect important, elle est de mise aussi pour des actions bonnes mais insuffisantes, elle est donc toujours valable dans notre marche vers la perfection demandée par l'Évangile. Sur la pénitence, cette deuxième lecture souligne ses deux aspects, traduite par deux mots grecs : μετανοια, repentance qui insiste sur le changement de mentalité pour savoir comment bien agir ; et επιστροφή qui insiste sur la conversion, le retournement pratique recommandé, qui s'accompagne d'un état d'esprit approprié.

## Évangile : Luc 13,1-9

### I. Contexte

Depuis la Transfiguration en Galilée, Jésus séjourne en Samarie. Nous en verrons le sens plus tard. Pour l'instant, afin d'aborder convenablement notre texte, résumons brièvement le sens de tout ce qui précède. Par sa personne, ses miracles, Jésus a montré qu'il fallait croire en lui pour être sauvé, renoncer à l'ancienne façon de comprendre la Loi pour adopter l'Évangile, la Loi nouvelle, et se rendre compte que les temps messianiques sont advenus. Mais Jésus n'a pas été accueilli comme il le fallait. Il est grand temps que tous s'en rendent compte, car il est proche, le jugement qui prélude à la venue du Royaume de Dieu. Juste avant notre texte, Jésus disait l'importance de comprendre le moment actuel de sa venue pour ne pas être condamné lors de cette venue.

Vient alors notre texte qui commence par le même terme de « moment » dont Jésus vient de parler au v. 56. Le Lectionnaire a en effet omis « Dans le moment même », qui fait allusion à la fois « au moment où » il a parlé et « au moment dont » il a parlé. Il y a donc un lien entre notre texte et les temps messianiques qu'il est urgent de comprendre. Ce que va dire notre texte portera sur la prise de conscience des auditeurs de leur refus des temps messianiques, et sur la nécessité qui leur incombe de se ressaisir. Notre texte va donc parler de l'urgence de la pénitence qui est, de la part de l'homme, le moyen d'échapper à la perdition dans laquelle il se trouve, et, de la part de Jésus, l'attitude qu'il réclame pour sauver.

### II. Texte

#### 1) Urgence de la repentance pour tous les membres de son peuple (v. 1-5)

- v. 1 : « Des gens vinrent », littéralement « Quelque uns étaient présents », nouvelle allusion à ceux qui, juste avant, ont entendu les paroles de Jésus sur l'urgence de la conversion. « L'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer pendant qu'ils offraient un sacrifice », littéralement « des Galiléens dont Pilate mêla le sang avec leurs sacrifices ». Il s'agit peut-être de zélotes, qui, profitant de leur présence à Jérusalem pour les fêtes, fomentèrent une révolte, et que Pilate a fait massacrer. Les interlocuteurs de Jésus, qui viennent de l'entendre parler de jugement sévère, pensent que la mort de ces Galiléens est l'exécution du jugement de Dieu et la compromission de leur salut. Ils se réfèrent, en effet, à cette vérité révélée dans toute l'Écriture qu'aucun évènement n'advient qui ne soit voulu ou permis par Dieu. Jésus pense de même, mais, comme on va le voir, d'une façon plus profonde et surtout plus juste que ce qu'en pensent ses interlocuteurs.
- v. 2 : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs ». Jésus lie nettement cette mort au péché, mais il dit tout aussi clairement que ces Galiléens n'étaient pas nécessairement de plus grands pécheurs que tous les Galiléens. Il affirme ainsi que tous les Galiléens qui sont encore vivants sont des pécheurs et méritent la mort.
- v. 3 : « Si vous ne vous repentez pas, vous périrez tous comme eux ». Ce sont maintenant les interlocuteurs de Jésus qui sont mis en cause. Ils pensaient seulement aux autres, ils feraient bien de se reconnaître eux-mêmes pécheurs et dignes de mort. Cette altercation de Jésus vient du fait qu'eux ne s'estimaient pas devoir se convertir quand il reprochait à tous de ne pas croire en lui et de ne pas comprendre que les temps messianiques étaient arrivés. Jésus va même plus loin que d'affirmer le lien entre la mort et la perdition. Nous pouvons ici répondre à un problème que ne manque pas de

soulever la lecture de cet évènement, mais que cet évangile n'envisage pas : Les malheurs, comme ici ce massacre, viennent-ils des péchés que l'on a commis ? Pas nécessairement, comme l'enseigne l'Écriture ; exemple : Job qui n'a pas péché est accablé de malheurs. Alors pourquoi Jésus affirme-t-il ici le lien entre le péché, la mort et la perdition ? Parce que, comme je l'ai dit, Jésus voit plus loin que ses interlocuteurs. S'il n'y a pas nécessairement de lien entre tel péché commis et tel malheur subi, il y a un lien entre le péché d'Adam, la misère de l'humanité, et la mort éternelle. Dès lors un homme qui n'a pas péché peut subir des malheurs en expiation du péché originel et pour le préparer à être sauvé par le Christ ; de même un homme péchant gravement peut n'avoir aucun malheur, il n'en est pas moins voué à la mort éternelle et à la damnation. C'est le cas ici. Jésus dépasse le lien éventuel qu'il pourrait y avoir entre le massacre de quelques Galiléens et leur mort, voire leur condamnation. Il dit que tous les Galiléens vivants et ses interlocuteurs contents d'eux-mêmes sont dans le péché et voués à la perdition, et qu'ils le sont d'une façon définitive parce qu'ils ne croient pas en Jésus et à ses paroles, lui qui seul délivre du péché d'Adam qui engendre tous les péchés, qui délivre de la mort et de la perdition éternelles dont la mort physique et les malheurs ne sont que le signe. Voilà pourquoi il insiste seulement sur la repentance, c.-à-d. la prise de conscience qu'ils sont perdus et que lui, Jésus, peut les sauver.

- v. 4 : « Et ces dix-huit personnes, tuées par la chute de la tour de Siloé ». Après l'exemple des Galiléens, avancé par ses interlocuteurs, Jésus avance lui-même un autre exemple, celui des judéens et plus particulièrement des habitants de Jérusalem. Ce fait de la chute de la tour de Siloé nous est inconnu, mais Jésus l'évoque uniquement pour donner le même sens qu'il a donné. Ces tués de Jérusalem ne sont pas plus coupables que tous les habitants de Jérusalem, car tous ceux-ci et ses interlocuteurs sont déjà dans la mort et la condamnation éternelles.
- v. 5 : « Si vous ne vous repentez pas, vous périrez tous de la même manière ». C'est la même leçon que Jésus tire de l'évènement et qu'il adresse à tous les hommes à travers ses interlocuteurs indifférents : la repentance. A tous qui sont encore sur terre et qui sont déjà dans la perdition mais qui ont le Sauveur devant eux, un délai est laissé pour se convertir. Le jour du jugement viendra où il sera trop tard. Il est urgent de faire pénitence et d'obéir à Jésus pour être sauvé.

La pénitence est certes une mort, puisqu'il faut renoncer à sa vie antérieure et adopter la vie nouvelle demandée par Jésus, et c'est pourquoi le pécheur n'aime pas la pénitence. Pourtant, s'il voulait y réfléchir humblement et calmement, il prendrait conscience que la mort au péché est bien douce en comparaison de la mort physique et du jugement de Dieu, car la mort au péché par la repentance conduit à la vie, alors que la mort physique dans l'impénitence conduit à la perdition éternelle.

## 2) Parabole de la patience de Dieu à cause de Jésus (v. 6-9)

- v. 6 : « Il leur disait encore cette parabole ». Le terme « encore » n'est pas dans le texte ; il évoque un complément, alors que la parabole reprend la leçon qui précède au niveau du mystère du Royaume de Dieu. C'est comme si Jésus disait : « Ce que je viens de vous dire est une application concrète mais partielle de la parabole que je vais vous dire, et dont le sens est large et élevé ». Voyons-le seulement au niveau d'Israël, puisque c'est à des juifs que Jésus s'adresse. Voici le sens de quelques éléments de la parabole :
  - « Quelqu'un, τίς » = Dieu.

- « vignoble, ἀμπελών » = Israël en tant que choisi par Dieu et épouse de Dieu, mais dans son aspect humain, terrestre, charnel. A ne pas confondre avec la « vigne, ἄμπελος » qui est le même Israël, élu de Dieu, mais dans son aspect divin, céleste, spirituel (voir 27<sup>e</sup> Ordinaire A, p. 1).
  - « Figuier, συκῆν » = Israël en tant qu'éduqué par Dieu et serviteur de Dieu, ayant reçu la Loi et devant en produire les fruits de la fidélité, avant la venue du Messie. Il n'est pas question ici des fruits du vignoble qui doit aussi en produire (Is 5,1-7 ; Mt 21,33-34) : le vignoble comme la part de l'homme face aux Nations, et devant porter les fruits de la fidélité à sa Loi.
  - « Vigneron, ἀμπελοργόν », au singulier, ne désigne jamais Dieu ou le Père dans toute la Bible. Il désigne le Verbe, plus exactement ici le Christ dont Paul parlait dans l'épître, comme déjà présent dans l'Ancien Testament.
  - « 3 ans » : Le nombre 3 exprime l'achèvement d'un travail. Les 3 années sont les 3 venues du Christ : celle avec Moïse, celle avec les Prophètes, celle de Jésus jusqu'au moment où il parle ou jusqu'à sa vie publique.
- v. 7 : « Il dit à son vigneron ». Dieu ne trouve pas en Israël les fruits qu'il attendait. Il l'a prévenu pendant 3 ans avant de faire venir le Jugement, mais Israël ne l'a pas écouté, il refuse même d'écouter son Fils incarné. Aussi, Dieu dit-il à Jésus de le couper, car le figuier épuise la terre et empêche que d'autres agissent dans la place qu'il occupe.
- v. 8 : « Mais le vigneron répondit ». Devant le jugement irrévocable qu'atteint Israël, Jésus intervient et intercède auprès de son Père : il demande un délai, « le temps de bêcher autour pour y mettre du fumier », c.-à-d. fouiller le cœur infidèle d'Israël par ses menaces et ses avertissements, afin d'amener à la pénitence et de sauver ce peuple infructueux.
- v. 9 : « Peut-être donnera-t-il du fruit ». Même pour la pénitence, Dieu ne force personne, et Jésus, qui agit comme son Père, exprime son espoir d'une pénitence toujours possible. « Sinon tu le couperas ». C'était à Jésus que le Père demandait de couper le figuier, maintenant c'est Jésus qui demande à son Père de le couper, façon de dire que le Jugement relève de Dieu seul. C'est donc comme homme que le Fils de Dieu était chargé de juger Israël, ce qui indiquait à Jésus que son Père voulait un délai. C'est pourquoi Jésus demande ce délai qu'il emploiera à prêcher la pénitence jusqu'à mourir sur la Croix comme homme, et alors, si Israël refuse encore de croire en lui, le Père et donc Jésus lui-même comme Dieu exerceront le Jugement divin.

Nous retrouvons dans cette parabole la même leçon que dans la première partie, mais avec l'ajout de la patience de Dieu à cause de la miséricorde de Jésus. Les temps messianiques sont donc des temps de la patience de Dieu, comme le dit 2 Pi 3,8-13, mais, après ce temps de la patience, il n'y aura plus de délai, ce sera le Jugement dernier.

## Conclusion

Pourquoi Jésus ajoute-t-il un deuxième exemple, la chute de la Tour de Siloé, à l'exemple donné par ses interlocuteurs, le massacre des Galiléens ? Et pourquoi ses interlocuteurs n'ont-ils pas pris comme exemple la chute de la tour qu'ils connaissaient ? A ces questions il y a deux motifs :

- a) Jésus ajoute un deuxième exemple, parce que la chute de la Tour de Siloé relève de Dieu plus directement que le massacre de Galiléens qui, lui, relève directement de l'homme. C'est pourquoi, tout en les ramenant à eux-mêmes, il veut ramener ses interlocuteurs à la crainte de Dieu qu'ils offensent, et pas seulement à la crainte des malheurs qu'ils souffriraient.

b) L'exemple choisi par les interlocuteurs de Jésus révèle leur état d'esprit à l'égard de Jésus : leur volonté cachée, due à leurs péchés, de tuer Jésus, ce qu'ils feront à sa Passion. Les termes de Galiléens, Pilate, sang, sacrifice y font songer, car Jésus et ses disciples sont appelés Galiléens, Pilate livrera Jésus à la mort, la croix sera le sacrifice sanglant de Jésus. Eux aussi pourraient, pour leurs péchés, subir un châtement semblable, qui vient des hommes. Mais il y a pire : la mort par la Tour de Siloé vient directement de Dieu, car « Siloé » veut dire « Envoyé », et Jésus est l'envoyé du Père. S'ils ne croient pas en lui, l'Envoyé du Père, le Rocher qui fait achopper, ils seront éternellement fracassés.

On pourrait ajouter un autre motif, mais qui relève encore du deuxième et qui aboutit au même résultat : la crainte d'être massacrés par Pilate, s'ils obéissent à Jésus. Mais, dit Jésus, c'est Dieu qu'il faut craindre et non les hommes.

Tels sont, je pense, les motifs que, sans doute, les interlocuteurs de Jésus n'ont pas remarqués, mais que le texte exprime pour nous aujourd'hui. Après avoir annoncé ce terrible Jugement de Dieu, Jésus ajoute la parabole de la patience divine. Cette patience exprime la miséricorde de Dieu. Quand on veut perdre, on ne prévient pas : le voleur n'annonce pas sa venue, l'assassin agit sans crier gare. Mais Jésus, lui, prévient, parce qu'il veut sauver. Il annonce donc l'urgence de la pénitence, car, par lui qui est le vigneron, son Père laisse à tous un délai pour s'y adonner.

La pénitence est donc la planche de salut, donnée par Jésus dans le temps présent pour que son peuple renonce au péché et vive du pardon divin. Elle est à la base du Salut proposé, car c'est par elle que commence la vie publique de Jésus, et c'est elle que Jésus montre pleinement bienfaisante à sa mort ; c'est pourquoi l'Eucharistie en parle du début à la fin. Elle est donc aussi à la base de l'offrande des pécheurs et agréable à Dieu, parce qu'elle est mort à ce qui lui déplaît et nuit au pécheur, et vie pour Dieu et avec Dieu par le Christ ; et cette vie est déjà donnée au moment de la conversion et pas seulement dans l'avenir. La pénitence est plus facile qu'on ne le pense. Ce qui la fait craindre, ce qui empêche son fruit, c'est sa méconnaissance ou son mauvais emploi. Quand on regarde le péché qu'il faut quitter, quand on prête attention aux peines du renoncement au péché, on est déjà vaincu, la pénitence est déjà rejetée. Parce qu'elle est changement de mentalité et de comportement, il faut tout de suite se détourner de la fascination du péché, se tourner vers Jésus, et entreprendre une vie bonne. Celui qui agit ainsi sent déjà venir à lui la vie et la joie. Enfin, la pénitence doit être constante puisqu'elle fait partie de l'offrande de soi à Dieu pendant toute la vie. Elle n'est d'ailleurs jamais parfaite, elle doit sans cesse devenir plus forte et plus aisée, comme il convient à toute vertu, et, plus elle est grande, plus la vie que Dieu en fait jaillir est grande. Moïse a vécu cette pénitence pendant quarante ans et au Buisson ardent, et elle lui a obtenu de vivre dans une telle élévation d'union à Dieu, que plus aucun texte de l'Ancien Testament ne parle de ce qu'il a vécu avant sa transformation au Buisson ardent. Il pécha cependant peu avant sa mort en déshonorant Dieu devant le peuple récalcitrant, mais il accepta la pénitence de ne pas entrer en Terre Promise et, ce qu'il obtint, c'est de mourir dans les bras de Dieu (Dt 34,6). Le texte dit qu'à l'âge de cent-vingt ans, « Son œil n'était pas éteint ni sa vigueur épuisée » (Dt 34,7). A quatre-vingt ans, il était bon pour le cercueil, et il fut envoyé par Dieu pour délivrer son peuple ; à cent-vingt ans il ne pouvait entrer en Terre Promise, et il était plus vigoureux que des jeunes gens de vingt ans. On peut en dire autant de bien d'autres pénitents. Ainsi, réparant son reniement par son humble proclamation de l'amour qu'il portait à Jésus ressuscité, Pierre fut revêtu du sacerdoce divin de celui-ci. Et il en est de même de Jean Baptiste, de Marie Madeleine, de Jean l'apôtre, de Paul, d'Augustin, de Bernard, de Thérèse d'Avila ou de Lisieux, et de tant d'autres.